**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 70 (1931)
**Heft:** 47

**Artikel:** L'illustré
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-224232

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Puisqu'Orbe était jadis le fief de son cher seigneur, Loyse choisit le monastère d'Orbe pour dernier asile. Cependant personne, à Nozeroy, ne soupçonnait ce qui allait advenir. C'est en grand mystère qu'elle prépare l'exode, car on a l'éveil dans son entourage. Elle sait que serviteurs et servantes s'opposeront, de tout leur pouvoir, à son départ. Il lui faut, à la fois, cacher sa joie et ses larmes. Elle partit au jour fixé par elle, en juin 1492. Il était neuf heures du soir quand les derniers préparatifs furent achevés. Chacun avait regagné son logis. Aucun bruit dans la ville. L'heure s'avançait. A l'attitude de la princesse, ses gens virent bien qu'elle ne tarderait pas davantage. Il était environ deux heures lorsqu'elle quitta sa maison pour gagner le couvent qu'elle avait choisi.

* * *

N'est-ce pas une des plus gracieuses floraisons de l'art, au quinzième siècle, que ces tryptiques, où les imagiers se plaisaient à réunir, soit les différents traits d'une vie de saint, soit les divers épisodes de quelque merveilleuse histoire.

Or, voici que je rêve, — si hasardeuse soit l'entreprise, — de résumer, comme en un de ces tryptiques, la sainte vie de Madame Loyse. La voyez-vous, toute petite, sur ce premier vantail? En souvenir de sa naissance, au jour des Saincts Innocents, elle tient entre ses mains des lis qu'elle tend à un enfant Jésus tout souriant...

Puis, la voilà, sur la médiale peinture, représentée en longue et estroite robbe de brocart, le col enjoyellé de perles, le corsage constellé de rubis, et portant sur le chef, la couronne princière de Chalon.

Enfin, sur le dernier tableau, elle apparaît émaciée, douloureuse, en sa robe de pénitente : Loyse n'est plus qu'un souffle, n'est plus qu'une âme, victime du divin amour.

Pour donner à ces images quelque valeur, il faudrait toutefois, et c'est ici que s'évanouit mon rêve, les remettre en leur cadre... Or, de ce cadre, rien ne subsiste plus. Le temps, les hommes ont arraché aux lieux habités par la sainte, tout ce qui en faisait jadis le charme et la grandeur...

Aussi, n'est-ce pas sans tristesse que l'on monte dans le tramway qui, de la petite station de Chavornay, vous amène à Orbe. Longtemps avant d'y arriver, on découvre, sur les derniers gradins du Jura, quelques pans de murs, misérables survivants d'une forteresse féodale. Dégradées par le temps, noircies par le feu, ces ruines émergent mornes d'un fouillis de vignes, de vergers, de jardins et contrastent singulièrement avec les maisons modernes qui les accotent. Celles-ci ne leur empruntent pas moins une étrange allure. Perchées sur la colline entourée de précipices, on les dirait, aujourd'hui encore, sur la défensive. Elles seraient, en effet, inabordables sans le pont, d'une prodigieuse hardiesse qui, par-dessus la rivière d'Orbe, qu'il domine de cent coudées, donne de plein pied accès dans la ville.

A la place du château, c'est aujourd'hui une vulgaire esplanade. Vulgaire, non ; car merveilleuse est la vue que l'on a de cette terrasse faite des débris du vieux castel. Deux vallées toutes débordantes de verdure serpentent à vos pieds. Plus loin, moutonne une plaine richement cultivée qui, diaprée et plantureuse, va se perdre dans la chaîne ondulée du Jura. A l'horizon enfin, ce sont les cimes alpestres, dont les rocs et les neiges s'estompent dans la brume... admirables lointaines qui contrastent avec l'embourgeoisement de la petite ville. C'est l'idéal là-bas. Ce n'est plus, ici, que la triste réalité, car, de partout, les ruines de l'impénétrable forteresse vous enserrent. Il n'en reste qu'une tour, couverte d'une collerette de crénaux. On l'appelait la « Tour des Prisons ». Elle servait jadis à défendre la grande porte d'honneur.

Pauvre vieille tour ! Elle se dresse là, fière encore en son délabrement, comme le témoin mutilé des furieux combats livrés aux Bourguignons par les Suisses, déjà maître d'Orbe, avant Grandson et Morat.

C'était au pied de cette tour qu'avait péri Léonard de Jougne, le fils unique du pauvre Pierre, qui, si tristement, tout à l'heure, pleurait sa chère dame. Ses larmes, alors, avaient coulé moins amères qu'aujourd'hui.

Oui, vraiment, il faut invoquer de tels souvenirs pour poétiser cette ville d'Orbe désespérément indifférente à son passé. On s'y étonne de voir un étranger... plus encore, de lui voir un plan, ou un guide à la main.

Comme je demande à un passant l'ancien couvent de Sainte-Claire, il me regarde, effaré.

— Vous dites ?

— Je demande le monastère des Clarisses, qui devait se trouver de ce côté-ci, contre les remparts...

— Des remparts !... Mais il n'y en a plus, monsieur... Cependant, reprend le passant, après un moment de réflexion, et fort obligeamment, la maison que vous voyez là-bas, dans la rue du Vieux-Collège, pourrait bien avoir été le couvent que vous cherchez...

— Merci. La rue du Vieux Collège,... c'est ?...

— Celle qui descend là, tout droit devant vous...

Mon plan à la main, je gagne la rue du Vieux Collège...

Forte en pente, mal pavée, la rue chemine le long d'antiques murailles d'où émerge une sorte de clocher carré couvert de tuiles bariolées. Des plâtras, des démolitions, des baraques en ruines encombrent les vagues terrains que borde, sur la rue, la vieille maison. Elle se dresse là, balafrée de pierres de tailles qui dessinent tantôt un cintre, tantôt une ogive de fenêtre, tantôt une porte murée.

Une de ces portes, pourtant, est demeurée ouverte. Elle donne accès à une grande salle où je me risque, après avoir gravi quelques marches. Sous la vieille voûte, se pressent force paysans qui mangent, boivent, chantent à tue-tête... Car c'est à Orbe, jour de marché.

Une grosse servante m'apparaît :

— C'est bien ici l'ancien couvent des Clarisses ?....

Evidemment, elle me croit fou.

— Un couvent ?... Mais, monsieur, vous êtes ici à l'auberge des « Deux-Poissons », la plus achalandée de la ville...

J'aurais dû le deviner au bruit des verres, aux cris avinés des consommateurs. Un logis où l'on fume, boit, s'ébat, un abri où l'on remise chevaux, charrettes et charretiers, voilà ce qu'est devenu le monastère bâti par Colette la Thaumaturge, le cloître sanctifié, illustré par Loyse de Savoye, petite-fille de Saint-Louis.

Tout, dans ce couvent, jadis célèbre, tout, jusqu'aux tombes, a été profané. En montant au premier étage, je découvre que chaque marche est faite d'une dalle funèbre, sur laquelle se distinguent encore quelques hiératiques figures.

Les guerres religieuses au vieux temps, l'utilitarisme aujourd'hui, se sont, tour à tour, acharnés sur cette vieille demeure et ont jeté au vent les cendres de celles qui, jadis, la peuplaient. Qui sait ? si les reliques de ma chère sainte n'avaient pas été ramenées à Nozeroy, peut-être aurais-je foulé aussi sa pierre tombale en ce lamentable escalier.

* * *

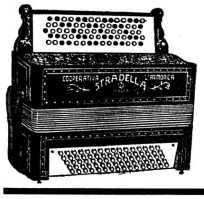
Sa vie au couvent d'Orbe fut toute de joie et de renoncement. Comme à Nozeroy son plus grand bonheur était de soigner les malades. Aucune sœur n'était plus stricte dans l'observance des lois conventuelles. D'allègement, elle n'en veut aucun pour elle-même. Sans cesse, on la voit renchérir sur les sévérités de la règle. C'est à peine si elle touche à sa nourriture et, la nuit, le sommeil fuit sa couche hérissée d'un double cilice. Or, au mois de juillet 1503, comme on célébrait la fête de sainte Marguerite, Loyse déclara, tout à coup, qu'un mal, bien léger en apparence, va la conduire à la mort. « En tel état est mon cœur, dit-elle, que je ne peux vivre ». La flamme qui la consume semble, en effet, à ses derniers vacillements et proche de s'éteindre. Tout est en pleurs au monastère. Seule, Loyse exulte à la pensée du suprême brisement.

Elle mourut le 24 juillet 1503, vers neuf heures du soir. C'était le quatrième jour de sa maladie. Sa dépouille mortelle fut transportée à Nozeroy, puis elle rejoignit plus tard, beaucoup plus tard, la terre de ses ancêtres, ce royal reliquaire de Turin où, durant trois siècles, sa place y était demeurée vide.

FIN

**Bourg-Ciné-Sonore.** — Greta Garbo, qui joue au Bourg cette semaine, est assez souple pour s'adapter à tous les personnages dont on lui confie l'interprétation: elle y est toujours supérieure, mais quand un rôle a été fait spécialement pour elle, comme dans **Terre de Volupté**, elle atteint la perfection. On la sent vivre si profondément sa troublante aventure, palpite avec tant de langueur sous la séduction du climat javanais et de sa nature pour ainsi dire perverse, que jamais création d'elle n'a davantage touché le public. Toute la poésie troublante de Java est enclose dans ce film. Dans cette île émouvante où sans cesse la passion et le tigre grondent sourdement, l'histoire de cette jeune femme foncièrement honnête, donne la griserie des fleurs délicieusement vénéneuses.

**L'ILLUSTRÉ.** — Numéros des 12 et 19 novembre. — Les bandits corses aux abois, plusieurs photos du plus vif intérêt; l'ex-roi Alphonse XIII en passe de se voir condamner à mort; le drame mandchou; le film du «Parfum de la dame en noir»; les merveilleux jardins de l'Alcazar, à Séville; le Mexique populaire; la chasse au gorille dans les forêts du Congo; le port fluvial de Bâle, intéressant reportage illustré; les femmes au service des CFF.; spectacles de la rue: marchands forains faisant leurs boniments; la Mode, superbe double page; les lettres romandes, par Gaston Bridel; le projet suisse du calendrier perpétuel, etc. — En vente partout à 35 cts. le numéro.


L'Armonica - Cooperativa
STRADELLA
Le ROI des accordéons
Agent général pour la Suisse :
Lc. MARGOT
Rue Centrale 8 Lausanne
Catalogue gratis franco

TREUTHARDT
Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.
Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24 549


Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

## Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence


DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE
HALDIMAND, 11
DES PRIX ABORDABLES DANS UN CADRE CHIC

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
*Confection pour ouvriers.*
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE